LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 16 AOUT 1906 — No. 45

Vacances et ministres

L'hon. M. Templeman fait la tournée des provinces maritimes, inspectant les bureaux de son département du Revenu de l'Intérieur, et ceux du département des Mines qui a été récemment ajouté à son ministère.

L'hon. M. Emmerson parcourt l'Intercolonial et ses embranchements, afin de voir sur place les mesures à prendre pour assurer davantage l'exploitation lucrative et économique des lignes du gouvernement.

L'hon. Brodeur visite les ports de la côte de l'Atlantique et étudie leurs besoins ; il reçoit les députations du commerce, des armateurs et des pêcheurs et prend note de leurs représentations.

L'hon. M. Lemieux étudie les questions de transport des malles, en allant s'assurer sur place du fonctionnement des organes de transmission que lui ont légués ses prédécesseurs, et y fait faire les modifications dont l'expérience a démontré l'utilité.

L'hon. M. Oliver est allé en Angleterre faire une enquête sur le service de l'immigration européenne, afin de remplacer par une nouvelle organisation, s'il en est besoin, la North Atlantic Trading Co,, qui nous a été si utile dans le passé, mais dont le contrat a été résilié à partir du mois de novembre prochain.

Sir Wilfrid Laurier, en faisant une visite à ses électeurs de Québec-Est, s'occupe de pousser l'exécution de ses grandioses entreprises de transport par terre et par eau ; il reçoit tour à tour les chefs des grandes compagnies et il écoute les rapports de ses ministres ; et s'il peut s'échapper un jour ou deux à sa retraite d'Arthabaska, on ne l'y laisse pas longtemps en repos.

Et voilà ce qu'on appelle des vacances de ministres.

Le mois prochain, ils seront probablement tous à leurs bureaux à Ottawa préparant les rapports de leurs départements ainsi que la législation qui sera proposée à la session du parlement en novembre. Ils auront surtout à étudier la révision du tarif et à discuter, avec les membres de la commission du tarif, les conclusions auxquelles le gouvernement devra s'arrêter.

Puis viendront quatre ou cinq mois de session et ce sera à recommencer.

On avouera que c'est un rude métier que celui de ministre.

Curiosités Scientifiques

Le tremblement de terre de San Francisco

La commission sismologique de Californie vient de déposer son rapport sur le tremblement de terre de San Francisco du 18 avril. Ce rapport préliminaire est signé de l'éminent géologue M. Andrew Lawson, président, et de M. O. Leuschner, secrétaire de la commission.

M. de Lapparent a communiqué à l'Académie des sciences les principales conclusions du rapport américain, d'ailleurs conformes aux opinions qui ont cours aujourd'hui parmi les géologues après les travaux de Helm, Suess, Dana et Hoernes. Le désastre du 18 avril serait dû au mouvement de dislocation d'un des compartiments de l'écorce terrestre limités par des failles qui abondent sur cette partie de la côte du Pacifique.

Le long de la Californie, depuis la pointe Arena an nord jusqu'au mont Pinos au sud, se poursuit sur 600 kilomètres en ligne droite un peu oblique sur la direction des chainons côtiers une remarquable ligne de dislocation. Cette ligne qui passe juste devant Golden gate est jalonnée sur tout son parcours par une série d'accidents caractéristiques ; vallées étroites et longues, changements brusques dans les pentes d'un versant se traduisant par des escarpements, dépressions, petites crêtes en saillie dans une vallée, etc. Dans les parties désertiques de la chaîne côtière, dans les plaines des populations qui en ont démêlé le caractère et les appellent "Crevasses à tremblements de terre." L'état des escarpements, les uns frais, les autres ou moins oblitérés, indique que ces accidents se sont produits depuis les temps quaternaires jusqu'à nos jours.

Or, l'enquête a prouvé que la ligne de dislocation qui vient d'être décrite avait "rejoué" le 18 avril 1906 au moins sur les 300 kilomètres compris entre Arena et le comté de San Benito. Sur cette étendue, on constate que le long d'un plan presque absolument vertical les deux compartiment en contact ont subi l'un par rapport à l'autre un déplacement horizontal, le compartiment occidental semblant avoir été poussé vers le nord est qu'une quantité qui est en moyenne de 3 mètres et s'élève par endroits à 6 mètres. Dans la partie septentrionale, il y a eu un déplacement vertical qui a relevé le compartiment occidental d'environ 1 mètre. Toutes les haies, les routes, les rivières, les digues, les conduites d'eau ont été brisées, tordues ou déviséçs sur le parcours que s'est localisé le maximum des efforts destructeurs, ceux-ci embrassant une aire de 650 kilomètres de long sur environ 40 kilomètres à droite et autant à gauche de la cassure. Une seconde ligne de désastres parallèle à la première correspond à l'axe rectiligne de la baie de San Francisco et à son prolongement dans les vallées Santa Rosa et Santa Clara.

Il en a été en Californie en 1906 comme au Japon en 1891. La catastrophe du Japon embrassait une surface de 240,000 kilomètres carrés dont 45,000 kilomètres carrés pour la région de forte intensité, et fit naitre une crevasse de 112 kilomètres de long dont les deux bords offraient une dénivellation moyenne de 30 à 60 centimètres, s'élevant par endroits à 6 métres.

Les tremblements de terres seraient donc le résultat de rupture d'équilibre des compartiments terrestres, aux points faibles de l'écorce ; il en résulterait des sanctions diverses, des dislocations, des effrondements intérieurs. Il n'y aurait pas de rapports directs avec le volcanisme. L'écorce solide est manifestement soumise à des actions complexes qui doivent provoquer des changements dans la masse superficielle : des déchirures, des cassures, etc. Les foyers sismiques restent assez rapprochés de la surface et voisins des reliefs de récente formation. Les tremblements de terre sont fréquents dans les contrées du globe où les montagnes sont d'âge récent ; la consolidation n'est pas toujours complète. cependant même aux environs des vieilles montagnes, car les Alpes ne sont pas dépourvues des secousses sismiques. Seulement l'intensité sismique parait d'autant moindre dans une région que les dislocations y sont de plus ancienne date.

M. Laparent insiste avec raison à ce propos sur l'indépendance des éruptions volcaniques et des tremblements de terre. Ce sont deux ordres de phénomènes bien différents. Mais en ce qui concerne les secousses, elles se produiraient au hasard, quand un éboulement souterrain survient ou une grande dislocation se produit dans les assises rocheuses souterraines Sur ce point, nous faisons de larges réserves. A tout il faut une cause en bonne logique. Une maison, un édifice ne s'écroule pas sans une raison. Tout tenait plus ou moins bien, et tout à coup maison et édifice se trouvent renversés. Il a fallu une cause déterminante, si faible fût elle. Nous pensons que même dans les dislocations souterraines, la rupture d'équilibre ne se produit pas sans une cause et que le phénomène ne saurait être fortuit. Pourquoi, si le hasard seul était à considérer, aurions-nous les années à séismes ? Il existe des périodes où les temblements de terre abondent et d'autres où ils sont rares.

Revenons à la catastrophe de San Francisco. M. de Laparent signale une importante observation du rapport. Les constructions de la ville se divisent en quatre catégories : 1. celles qui sont assises sur la roche en place garnissant les pentes des collines ; 2. celles qui occupent les vallons compris entre les éperons des collines, vallons peu à peu et lentement remplis par les processus naturels de dégradation des pentes ; 3. celles qui ont été bâties sur les dunes ; 4. enfin celles qui ont pour bases les remblais artificiels créés autour de l'enceinte de la ville.

Or cette série correspond exactement à l'échelle croissante des efforts destructeurs. On peut donc tirer de ces observations d'intéressantes conséquences sur les règles à suivre à l'avenir dans la construction des villes menacées par les tremblement de terre.

HENRI DE PARVILLE.

Sir A. Lacoste

Ottawa.—On annonce que Sir Alexandre Lacoste, juge en chef de la Cour du Banc du Roi, donnera sa démission comme tel, la semaine prochaine. On croit savoir que la nomination sera offerte à M. Eugène Lafleur, C.R,, de Montréal, qui est considéré comme l'un des avocats les plus éminents du Barreau canadien.

Vente par le Shérif

En vertu d'un hypothèque sur les biens donné par A. H. McDonald à la Sawyer Massey & Co., j'ai reçu instruction de ladite Sawyer Massey & Co. de saisir les biens et effets de A. H. McDonald en vertu du dit hypothèque, *à savoir* :

1. Un séparateur "J. I. Case"
2. Une machine à mettre le grain en sacs, attachée au séparateur.
3. Un "Feeder," attachée au séparateur,

et je mettrai ces biens en vente, le 29ième jour du mois d'août, à l'hôtel Shamrock, Rivière Qui Barre, à dix heures du matin.

Daté à Edmonton le 2 août 1906

W. S. ROBERTSON,
Shérif.

FEUILLETON DU Courrier de l'Ouest

La Sarcelle Bleue

PAR René Bazin

No. 1

I

—Comment s'appelle-t-elle, votre histoire ?

—L'histoire de la marquise Gisèle.

—Un joli nom, observa Thérèse. Savez-vous, mon parrain, que vous ne m'avez pas encore fait compliment de mon dessus de clavier ? Regardez : tout au passé, vieux rose et vieil or sur fond blanc. Est-ce joli ?

—Ce sera surtout inutile.

—Oh ! inutile ! dit Thérèse, en penchant sa tête blonde sous le rayon de la lampe, pour nouer un brin de soie derrière la bande de drap. Et quand ce serait ? Je fais assez de choses utiles, ici, monsieur mon oncle et parrain, pour avoir le droit de broder le soir un tapis de piano.

—On dirait une robe de cour.

—Eh bien ?

—Pour un logis comme les Pepinières, Thérèse.

—Justement, c'est ce qui me plait, à moi : des dessins qui courent bien, des couleurs, de la soie, de la laine fine. Riez, si vous voulez : cela repose les doigts, les yeux, le cœur. N'est-ce pas, mère ?

En face, de l'autre côté du guéridon, une femme toute jeune, vêtue d'une robe foncee à gilet mauve, leva la tête, en laissant retomber posément ses deux mains qui tenaient une dentelle au crochet. Ses yeux bruns très calmes, l'ovale plein de ses joues, la bouche mince et un peu longue, la ligne noble des épaules, attestaient en elle une race affinée. A droite un petit homme tout blanc et tout nerveux, ridé, l'œil gris, les cheveux foisonnants autour d'une calotte de velours, la barbe divisée en deux pointes, comme une queue d'hirondelle, se redressa à demi dans le fauteuil où il sommeillait.

Elle et lui sourirent du même air de ravissement, en regardant Thérèse, et la mère dit :

—Oui, ma mignonne.

—Ce sera charmant, ajouta le père ; surtout l'oiseau de paradis. Mais il faudra un peu arrondir les ailes.

—Comme ceci, n'est-ce pas ? demanda Thérèse, en dessinant, du bout de son petit doigt, une ligne idéale sur la bande brodée.

M. Maldonne ferma les paupières, en signe d'assentiment, et se renversa doucement en arrière, sans cesser de sourire.

—Alors, Thérèse, vous ne m'écoutez pas ? dit Robert, Vous ne voulez pas que je raconte...

—Mais si ! mais si ! répondit la jeune fille, en se posant bien droite sur sa chaise, et saisissant son aiguille. Je vous écoute avec recueillement. Mais dites-moi d'abord quel âge elle avait, votre marquise, Gisèle ? Seize ans ? Dix-sept ans comme moi ?

—Elle était mariée.

Thérèse eut une petite moue qui seyait bien à son visage très jeune.

—C'est moins intéressant, fit-elle.

—Vous trouvez ? reprit Robert. Il y avait si peu de temps qu'elle était mariée, deux ans à peine, et elle aimait son mari. C'était autrefois, Thérèse, quand il existait beaucoup de grandes forêts avec peu de routes au travers. Le marquis fut obligé de partir pour la guerre, et, en partant, il dit à sa femme : "Vous aurez sans doute à repousser les attaques de nos ennemis. Je sais qu'ils ont juré de vous enlever par la force. Mais les murailles sont solides. Je vous laisse de bons hommes d'armes, et j'ai confiance en vous. Au revoir, ma petite Gisèle." "Au revoir!" répondit la dame, et le seigneur s'éloigna.

—Les seigneurs de ce temps-là, interrompit Thérèse, c'était comme les officiers de marine, toujours en route. Mon amie Henriette, qui a épousé un lieutenant de vaisseau...

Elle s'arrêta devant le mouvement d'impatience de Robert.

—Je vous fâche, murmura-t-elle. Tenez, je ne dirai plus rien, absolument rien. Je vous le promets.

—Vous saurez donc, Thérèse, que le marquis ne s'était pas trompé. Le château fut assiégé. Tout le monde fit son devoir, Mais, avec le temps, la famine arriva. Bientôt, il n'y eut plus qu'un peu de farine de seigle pour la garnison et un peu de froment, dont on faisait chaque jour un pain pour la châtelaine. Les bœufs, les moutons, les chevaux même avaient été mangés. Un seul vivait encore, la jument de la marquise Gisèle, une haquenée grise, rapide et pommelée comme un nuage. Pour la nourrir, l'écuyer, qui savait combien sa maîtresse la chérissait, trompait la surveillance de l'ennemi, et descendait la nuit dans les fossés, cueillant lui-même des herbes, des roseaux, des feuilles d'arbres qu'il rapportait sur ses bras couverts de peaux de daim, ou bien il faisait couper les plantes parasites qui poussent aux fentes des pierres, les mousses, les pariétaires, le fumeterre à fleur rose, dont le donjon avait une couronne, en temps de paix. Malgré tant de prévenances, la pauvre bête maigrissait à vue d'œil. "Sire écuyer, disait la marquise, mieux vaudrait la tuer comme les autres et la partager entre mes hommes d'armes ? Car je sens bien que je n'irai plus avec elle, mon oiseau sur le poing, chasser les hérons et les perdrix de monseigneur. Lui et moi, plus jamais nous ne sortirons ensemble par la porte qui ouvre sur la forêt." Mais l'écuyer la rassurait, et refusait de tuer la haquenée...

Robert, qui levait volontiers les yeux au plafond, lorsqu'il racontait, les abaissa en ce moment vers Thérèse. L'immobilité et le silence de sa filleule l'étonnaient. Il remarqua que la bande de drap était à moitié échappée aux mains de la jeune fille. Une des extrémités avait roulé à terre. L'autre n'était maintenue sur les genoux de Thérèse que par trois doigts roses qui n'avaient plus guère conscience de leur rôle. La jolie tête blonde commençait à fléchir vers l'épaule, et rencontrait déjà le rayon d'or de la lampe.

Robert était susceptible. Mais il y avait une créature au monde qu'il aimait mieux que lui-même. C'était l'enfant qui ne l'écoutait plus. Après une pause, si légère, que ni le père ni la mère, dont la pelote de fil en se déroulant faisait un bruit de souris, ne s'en aperçurent, il reprit, d'une voix plus basse, un peu chantante et heureuse à dessein :

—Un jour, enfin, triste, l'écuyer se présenta devant la châtelaine, et lui annonça qu'il n'y avait plus de vivres, que les plus vaillants etaient morts ou blessés, et qu'il fallait se rendre. Alors...

Un petit soupir, le soulevement léger d'un cœur que le songe habite, avertit Robert du succès de son histoire. La tête de la jeune fille, tout inclinée à gauche, était à moitie dans la lumière et à moitié dans l'ombre,

—Alors, dit Robert en haussant la voix, il arriva que Thérèse Maldonne s'endormit, en écoutant l'histoire de son parrain.

Elle se redressa vivement, et, souriante, avant même de pouvoir ouvrir les yeux :

—Oh ! pardon, fit-elle. Je crois que je dormais. C'était pourtant bien joli, les pariétaires, les mousses, le fumeterre du donjon.

—Il y a longtemps que nous n'en étions plus là, ma pauvre Thérèse.

—Tu meurs de sommeil, dit madame Maldone, sur le visage de laquelle, à la moindre alerte, une ombre d'inquiétude maternelle passait. J'ai peur que tu ne te sois fatiguée, tantôt, avec cette treille...

Thérèse fixa les yeux sur ceux de Robert pour y lire son pardon, qui s'y trouvait, d'ailleurs.

—C'est fini, dit-elle en passant la main sur ses paupières.

—Non, répondit Robert. Allez recommencer là-haut. Les enfants doivent se coucher de bonne heure.

—Et l'histoire de Gisèle, nous la finirons demain, alors ?

—Ou jamais, murmura-t-il avec un peu d'amertume.

—A propos, reprit Thérèse, sans l'avoir entendu, que faisons-nous demain ?

—Comme tous les jours : ce que vous voudrez.

—Non, dit-elle gentiment, ce que vous désirez, vous.

—Eh bien, une promenade au bois de Laurette ? Il y a si longtemps que nous n'y sommes allés.

—Je veux bien. Tenez, je mettrai le chapeau à coquelicots que vous aimez.

—C'est cela.

—Pour vous, parrain, rien que pour vous. Car il n'y a que des loriots, là-bas.

Robert sourit un peu tristement. Elle s'était baissée pour ramasser la bande tombée sur le parquet, puis elle s'était redressée, debout, épanouie, retenant de ses deux bras allongés l'étoffe qui barrait sa jupe. Ses doigts se mêlaient aux lames luisantes de la broderie.

—Savez-vous, Thérèse, dit-il, que le jeune rose ne fait pas mal du tout sur le vieux rose ?

—Toujours complimenteur ! répondit la jeune fille.

Elle lui tendit la main, embrassa son père, sa mère, et, glissant vers la porte avec un bruissement de bottines qui craquent et de rubans qui volent, elle disparut.

Tous trois la suivirent des yeux. Elle était toute leur joie. Mais déjà M. et madame Maldonne s'étaient retournés vers la lampe et remuaient leurs fauteuils en les rapprochant l'un de l'autre, comme il arrive, par instinct, dès qu'une réunion s'émiette, et Robert fixait encore la porte par où Thérèse s'en etait allée. Devant son regard immobile une vision passait, de celles qui troublent le coeur. Et cependant il n'était pas, à proprement parler, un rêveur, et sa physionomie révélait plutôt une nature énergique, douée pour l'action. Il avait toute l'apparence, le geste, l'allure d'un officier de cavalerie qui commence à perdre de sa sveltesse première : sur ses épaules un peu épaisses, la tête fine et bien plantée, faite pour le casque ; les cheveux bruns coupés en brosse, à peine grisonnants aux tempes : le nez droit, les joues plates, la moustache courte et la barbiche en pointe. L'œil était bleu sombre, ferme, intelligent, le sourire discret et nuancé. Ses vêtements indiquaient un goût d'élégance légèrement trahi par la fortune : une jaquette luisante çà et là, un gilet blanc, et, sous un pantalon large, des bottes vernies qui faisaient valoir le pied nerveux d'un marcheur.

L'élégance relative de Robert ressortait d'autant mieux que rien autour de lui, ni la robe très simple de madame Maldonne, ni le complet de toile blanche de son mari, ni dans l'ameublement du salon qui servait aussi de salle à manger, ne prêtait à la même remarque. Le papier, à grands ramages, datait des premiers temps de l'invention les fauteuils de cuir brun, montés sur bois d'acajou, ne relevaient d'aucun style, et l'unique ornementation, assez singulière, il est vrai, consistait en oiseaux empaillés, disposés le long des murs et sur la cheminée.

M. Maldonne, dont le départ de Thérèse avait secoué l'esprit, se pencha vers sa femme, et, prenant le peloton où elle venait de piquer le crochet d'ivoire, le posa sur le guéridon. Madame Maldonne frotta l'une contre l'autre ses mains effilées et lasses d'avoir travaillé.

—Elle est un peu rouge, ce soir, dit-elle à demi-voix.

—Je trouve aussi, répondit M. Maldonne : qu'a-t-elle donc fait.

—Des folies. Figure toi qu'elle s'est mise en plein midi à épamprer une treille de chasselas !

—En juillet ! Et par cette chaleur !

—Prétendant qu'elle connaissait le pied de vigne, qu'elle aurait ainsi des primeurs... Et elle n'avait pas de chapeau !

—Pas de chapeau ! répéta M. Maldonne en levant les yeux d'un air de stupéfaction et de mécontentement.

Puis, sur son visage mobile, éclairé par la lampe, cette première impression s'effaça. Quelque chose d'attendri, une joie inopinément éclose, presque une larme heureuse y parut. Il regarda sa femme, et dit :

—Est-elle enfant encore, notre Thérèse !

Madame Maldonne, les cils baissés, cambrant sa taille mince, savourait à sa manière, plus froide, plus retenue la même impression secrètement egoïste. Un sourire infiniment léger, très doux aussi, relevait le coin de sa bouche.

—Oh ! oui, répondit-elle, bien enfant, Dieu merci ! Tout à l'heure elle dormait pour tout de bon, la tête sur l'épaule, comme aux premières veillées, quand elle avait douze ans. Chère petite ! Elle a bien le temps de grandir et de devenir jeune fille. N'est-ce pas, Robert ?

Tiré du songe qui le tenait, Robert détourna vers ses hôtes son regard où de tout autres pensées, assurément, flottaient encore.

—Es-tu silencieux ! reprit M. Maldonne. Nous disions que Thérèse était une vraie enfant. Est-ce ton avis ?

—Hélas !

—Tu trouves ?

—Je trouve tout le contraire, mon pauvre ami. C'est une jeune fille. Et je le déplore !

—Allons donc ! Ni Geneviève, ni moi...

—Non, vous ne le voyez pas, vous autres, mais je vous le dis, moi, elle se transforme, elle grandit, elle est déjà toute grande !

—Et la preuve ?

—Elle dort à mes histoires !

—C'est qu'elle était lasse.

—Du tout, car elle ne faisait que bavarder et rire tout à l'heure.

—Alors, c'est que tes histoire sont ennuyeuses.

—Non, puisqu'elles l'ont amusée, quand elle était enfant. Mes histoires sont restées les mêmes, Guillaume, et c'est Thérèse qui a changé.

Suite à la 6ième page

Demi deuil

Cabochdanne est venu passer quelques jours en ville avec sa femme ; dernièrement, il l'emmène à un magasin, et là, après avoir discuté pendant près d'une heure, ils conviennet tous deux de s'acheter des costumes neufs, ou du moins l'étoffe qui servira à les faire.

Au comptoir des étoffes, on leur montre différentes pièces.... ils finissent par se décider et font l'achat d'un coupons entier de drap noir.

Mais au moment où le vendeur va envelopper et faire un paquet....Cabochdanne se ravise et, tout d'un coup :

—Vendeur ! Vendeur ! N'en donnez que la moitié, ma femme est en demi-deuil !

Le vieil avare Harpagon et son fils, par une chaleur torride, passent devant un marchand de crème à la glace.

—Oh ! papa, dit le petit Toto, paye-moi donc un verre de crème à la glace. J'ai si chaud !

—Non, dit Harpagon. Mais je vais te raconter des histoires de fantômes, pour te glacer le sang.

Coin Féminin

CHRONIQUE.

LE JUPON.

S'il est un détail de la toilette qui doit être soigné, c'est bien celui-ci..,

Sans un jupon correctement coupé, c'est-à-dire ne fournissant nulle epaisseur sur les hanches, mais gaînant parfaitement, la plus jolie toilette ne produira aucun effet.

Une femme ne sera jamais élégante, dans le vrai sens du mot, si elle consent à porter un jupon négligé, tombant mal ou d'une couleur douteuse ; elle donnera très mauvaise opinion, paraitra sans soin, sans ordre et sans goût.

Le jupon, tout comme les fleurs, les timbres poste, a un language, plus logique celui-là, je vous assure.

Les paquets de fronces qui battent les talons, les volants frangés et poussiéreux révèlent bien des choses. Méfions-nous !...

Est-ce à dire que ce chapitre de la toilette doit devenir un sujet de dépenses ruineuses ? Qu'il faille accumuler les volants de dentelles, les entredeux coûteux ?...

Certes non !... Il est d'ailleurs si facile de verser dans le ridicule que je conseillerai toujours, si la situation de fortune permet le luxe, un luxe discret ; si l'on doit être restreint pour dépenser, la discrétion dans le choix des garnitures doit être plus grande encore.

Rien de laid, comme des jupons bon-marché, ornementés de fausses dentelles, où courent un affreux ruban de couleur jaune ou rouge !..,

Il faut du tact, beaucoup de tact, si la somme allouée à l'achat d'un jupon tout confectionné ne permet pas de choisir dans les articles fins.

En ce cas, il sera toujours préférable de faire choix d'une teinte neutre, qui laissera la faculté de porter le jupon sous plusieurs jupes, et de sacrifier les garnitures tapageuses qui tirent l'œil, à l'étoffe devant être un peu forte et résistante pour soutenir mieux.

En fait d'ornement, les plis en long, en travers, les repincés, les volants gansés, sont ce qu'il y a de plus sobrement distingué.

***

Si l'on confectionne soi-même le jupon, on arrivera avec de la patience à faire quelque chose d'élégant et de bon usage.

Pour l'été on emploiera une étoffe légère, mousseline ou percale. Le hrut du jupon sera étroitement ajusté, le lé du dos devra seul porter quelques pouces, il descendra en s'évasant progressivement pour former dans le bas une belle ampleur.

Cette ampleur sera fournie par un haut volant en forme posé à faux et sur lequel s'étageront cinq ou six petits volants ourlés de dentelles valenciennes hauts de deux doigts au plus.

Ce genre, sans cesser d'être économique, donne un frissonnement de dentelles naines très joli.

On peut aussi laisser le fond du jupon tomber jusqu'au bas et monter à une certaine hauteur, suivant le goût, un ou plusieurs volants coupés droit fil, insérés d'entre deux et ourlés de dentelles.

D'un porter élégant est le jupon d'alpaga blanc ou crême, façonné ainsi que dit plus haut : volant en forme rehaussé de petits volants lesquels sont rayés de rubans de velours noir large d'un quart de pouce.

La moire fournit aussi une excellente matière pour jupon, on devra éviter cependant celle épaisse, trop fortement gourmé qui donne un habillage raide et sans grâce.

Les volants de moire ne devront avoir que peu de fronces, on préfèrera les couper en forme ou mieux tailler des bandes en biais ou droit fil que l'on montera les unes en bas des autres en ayant soin de soutenir pour donner de l'évasé au bord du volant ainsi composé.

On arrive aisément à donner une ampleur de plusieurs verges.

Le roi des jupons est sans contredit le jupon de taffetas, mais, hélas sa facilité à se couper en fait l'apanage des bourses bien garnies.

Son frou-frou est si joli, si séduisant, que ce n'est pas étonnant qu'il fasse tourner la tête des femmes, et qu'il ait inspiré une de ces scies montmartroises, qui font, avec beaucoup d'autres plus belles choses, la gloire parisienne.

...Si donc, bouchant ses oreilles à la raisonnable voix de l'économie, on fait l'emplette d'un jupon de taffetas, on choisira un bon taffetas cuit, plus cher, mais où l'économie—puisqu'ici faut qu'elle mette son nez partout—se retrouvera dans la durée plus longue.

Comme façon, un haut volant en forme, coupé d'incrustation d'entre-deux de dentelle noire, ou de plusieurs petits volants soulignés de velours étroits.

Le volant de hauteur moyenne recouvert de dentelle est peu recommandé, les talons s'accrochent facilement dans la dentelle et ont bientôt fait de la mettre en pièces.

En rouge, crême ou blanc le jupon de taffetas est élégant, mais le supra chic est le jupon de taffetas noir, discret, comme doivent être les dessous d'une femme de bon ton.

MAGALI.

LES PETITES CLOCHETTES BLEUES,

Les petites clochettes bleues
Font à la brise un tintement,
Mais que perçoivent seulement
Les bouvreuils et les hochequeues.

Au souffle des zéphirs frôleurs,
Lorsque dodeline leur gerbe,
Elles sonnent, mais les brins d'herbe
Les entendent seuls et les fleurs.

Leur calice bleu qui s'irise
Mis en branle très doucement,
Fait un léger balancement
Et tintinnabule à la brise.

Quand, sous le ciel d'azur serein,
De rosée une chrysanthème,
Prenant le soleil pour parrain,
Le baptise, pour le baptême,

Elles sonnent leur carillon
Et mènent aussi grand tapage
Quand d'une guêpe ou d'un grillon
Se célèbre le mariage,

Quand processionnent sous bois
Les grosses chenilles dévotes
Et quand chantent à pleines voix
Leurs alleluias, les linottes,

Elles font aussi leur ding don
Quand, devant l'autel que balance
Un grand lis avec indolence,
Vient ce gros chantre, le bourdon,

Toujours gris des senteurs des roses,
Officier, plein d'onction,
Et donner aux fleurettes roses
Sa grave bénédiction.

Elles lui sonnent pour sa messe
Des chants plus doux que des parfums
Et font pour les nouveaux défunts
Des petits glas pleins de tristesse.

Alors vont en l'enterrement
Les bouvreuils et les hochequeues
Appelés par le tintement
Des petites clochettes bleues.

ROSEMONDE GÉRARD.

Pour Causer

Ce que nos noms veulent dire

Laurence, couronnée de lauriers ; Aurélie, la riche ; Fortunée, heureuse. Ce qui tendrait à démolir le proverbe : la fortune ne fait pas le bonheur.

Thérèse, l'élue de Dieu : Edwidge, heureuse guerrière ; Félicienne, heureuse ; Céline, fille du ciel ; Elodie, la choisie ; Ursule, petite ourse.

Lucile, Lucie, Lucienne, Lucette veulent dire l'éclairée, la lumineuse.

Rosalie, égale a la Rose ; Reine, souveraine ; Albertine, de brillante noblesse ; Edithe, le nom est saxon et signifie noble. Sainte Edithe était princesse d'Angleterre, fille du roi Edgar.

Colombe, ce nom rappelle la douceur et la blancheur de l'oiseau de ce nom. Sophie, sage ; Justine, la sage ; Judith, celle qui loue ; Germaine a une étymologie belliqueuse : la guerrière.

Quelques noms masculins : Antonin, Antoine, je souhaite à toutes mes jeunes lectrices un fiancé de ce nom qui signifie : l'inestimable. Mathieu, don du Seigneur : Maurice, patron des militaires veut dire : le noir ; Gérard, fort à la guerre, Cyprien, sans signification, ce nom rappelle seulement que le Saint, ainsi nommé, converti par Sainte Justine, était originaire de l'île de Chypre. Michel, prenom difficile à porter veut dire : semblable à Dieu.

Remi, qui rame, qui navigue ; François, un nom claironnant la liberté, l'indépendance ; Placide, le calme ; Bruno, signifie le brun, même lorsqu'il est porté par un homme blond.

Simon, qui a été exaucé : Crépin signifie tête crépue, Saint Crépin est choisi comme patron par les cordonniers.

Luc, Lucien sont aussi lumineux que Luce ou Lucie.

M.

Mon Album

Dans l'isolement, quand l'âme a encore la sensibilité tout entière et toute vive, il y a une étrange volupté dans les souvenirs qui déchirent le coeur et font pleurer.

La délicatesse d'une passion n'en ôte pas le danger ; au contraire, c'est une séduction de plus pour l'âme malheureuse qui s'y abandonne.

(LAURE CONAN.)

Economie Domestique

Procédés de conservation pour les haricots verts.

Cueillez les haricots, (appelés aussi fèves) fins et bien verts épluchez-les en enlevant un peu de leurs deux extrémités, mettez-les dans un bocal ou un pot de grès par couches de deux doigts d'épaisseur que vous couvrez de sel. Il faut une fois la saumure formée, que tous les haricots baignent. Pour employer les haricots verts conservés au sel : Mettez-les tremper deux ou trois jours dans de l'eau fraiche jusqu'à ce qu'ils soient complètement désallés : faites cuire ensuite en les mettant à l'eau bouillante.

Ajoutez plein une cuillèrée à café de bicarbonate de soude pour qu'ils cuisent mieux.

2e Procédé : Cueillez les haricots fins et verts ; épluchez-les ; jetez-les dans l'eau bouillante un peu salée où vous les laissez bouillir quelques minutes ; égoutez-les bien. Mettez à four tiède, en vous y prenant à plusieurs reprises pour les faire bien sécher. Une fois bien secs, conservez-les dans des boites.

Pour les employer, faites-les tremper quelques heures à l'eau froide et faites cuir à grande eau en les mettant en même temps que l'eau.

3e Procédé : Prenez les haricots fins et verts ; épluchez-les ; jetez-les dans de l'eau bouillante un peu salée où vous les laissez bouillir quelques minutes ; mettez dans des flacons à goulots un peu larges avec une partie de leur cuison, bouchez et ficelés fortement ; couchez vos flacons dans un chaudron, entremêlé de foin pour qu'ils ne se cassent pas en se heurtant pendant l'ébullition ; emplissez le chaudron d'eau de manière que les flacons baignent complètement ; faites bouillir cinq minutes.

Otez le chaudron du feu ; mais, n'ôtez les flacons du chaudron que lorsque l'eau sera complètement froide, sans cela vous risquez de les faire éclater au contact de l'air. Une fois les flacons retirés de l'eau, laissez-les sécher deux ou trois jours, ; enduisez les bouchons de cire et enfermez dans un endroit sec et frais.

Conservés de cette manière les haricots gardent tout leur arôme et leur délicatesse.

Conserves de framboises

Choisissez des framboises peu mûres; mettez-les dans des bouteilles ; remplissez les bouteilles, pas complètement cependant, d'un sirop fait dans la proportion de deux livres de sucre pour une pinte d'eau. On ne fait jeter qu'un bouillon à ce sirop et on le met sur les fruits que complètement froid. Une fois le sirop versé dans les bouteilles faites bouillir à pleine eau dans un chaudron en prenant les mêmes précautions que plus haut indiqué à propos de conserves de haricots.

Ces conserves peuvent se garder au moins un an. Ne les déboucher et ne les mettre dans les compotiers qu'au moment de les servir.

HYGIENE ET BEAUTE

Quelques petits moyens économiques.

La vie est courte et les heures en sont longues. N'est-ce pas que cet aphorisme a du vrai ? Vous trouvez lourd ce temps qui vole et vos yeux, ternis par des pensées grises, cherchent autour d'eux un peu de clarté. Vous dites : Que ferais-je donc pour égayer ma vie ? "

Cherchez d'abord l'occupation. Si vous avez la chance d'être née hors du milieu social où il faut gagner sa vie — et encore, est-ce une chance, car la vie qu'on ne gagne pas est bien plus ennuyeuse à vivre souvent et ne donne pas le même contentement intime, vous pouvez remarquer à quel point le peuple est plus gai plus riant que les... dirigeants, cherchez un attrait utile pour des autres si ce n'est pour vous. Aidez votre prochain d'abord, songez que là est le premier devoir de ceux qui ont reçu la fortune.

Voici un petit exemple : Je connais une dame du grand monde qui, par son horreur de l'inaction, s'est vouée à une cause sociale et politique ; elle va voir les ouvriers, chez eux, à l'atelier, elle leur parle, se fait leur amie et obtient par là de véritables cures d'âmes. D'autres travaillent par goût aux choses manuelles. Chateaubriand ne laissait à personne le soin de fendre son bois ; Alexandre Dumas fairait sa cuisine, etc...

L'ennui rend malade, l'ennui donne le teint gris, l'air maussade, ennemi entre tous de la beauté ; donc, évitons l'ennui. Et c'est véritablement facile. Il suffit de s'intéresser à ce qu'on voit, et toute chose contient un élément d'intérêt, même la plus banale.

Tenez, voici un petit champ d'observation qui vous amusera. Dans une réunion, on rit, souvent sans en avoir envie, par pose, par politesse, pour paraître gaie, etc. ; examinez la tonalité du rire, à quelle voyelle correspond ce rire : a, e, i, o, u.

Selon la consonance, vous déduirez l'état d'âme de l'individu. Les personnes qui rient en A sont franches et loyales, elles aiment le bruit, l'activité, mais sont souvent versatiles et changeantes.

Le rire en E est l'indice qui révèle les flegmatiques, mélancoliques. Le rire en I est celui des enfants, des naïfs, serviables, timides, irrésolus. Le rire en O indique la hardiesse, la générosité. Le rire en U dénote les misanthropes... à quelques exception près, n'est-ce pas ?

Ensuite, autre distraction : occupez-vous de votre toilette, ce n'est pas un conseil aussi frivole qu'il en a l'air ; car c'est pour la femme un devoir bien entendu, un devoir auquel il ne faut pas sacrifier les autres, mais une nécessité parce qu'il faut plaire, être la joie des yeux et du coeur, surtout dans sa famille. Sans faire des dépenses excessives, on peut être bien ; voici des petites ressources de beauté qui ne coûtent rien et sont souveraines.

Soignez votre teint dont la finesse et la fraicheur est, certes, grand élément d'attrait. Prenez tout simplement une botte de persil, une pinte d'eau de pluie ou d'eau bouillie, laissez macérer le persil dedans toute la nuit. Le matin, au moment de la toilette, frictionnez bien la figure avec une etoffe molle et sèche, puis, trempez une éponge dans l'eau de persil et lavez-vous abondamment. Laissez sécher sans essuyer. Faites ceci pendant trois semaines, trois fois par jour, et vous verrez disparaître les taches de la peau, son épaisseur s'affinera, elle sera souple et élastique.

Maintenant, passons aux sourcils qui agissent si complètement sur la physionomie ; voici une économique recette. Prenez quatre bouchons de liège, mettez-les sur une grille sur le feu. Ils s'enflamment de suite, laissez-les jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de flammes. Ecrasez-les en rejetant les parties dures. Ajoutez à la poudre noire ainsi obtenue, de la glycérine et de l'eau de rose, en parties égales, de manière à former une pâte épaisse. Conservez cette composition dans un pot bien fermé et frottez-en vos sourcils. Quand la pâte devient trop sèche remettez un peu de glycérine et d'eau de rose.

C'est bien aisé et vaut toutes les sèves sourcilières.

[illegible]

—Comment se fait-il que vous êtes toujours sortie, mademoiselle, quand je viens vous voir.

—La chance, faut croire.

Le Saint-Père.

Une dépêche annonce qu'il souffre d'une grave maladie de cœur

Rome, 9.—Le Pape Pie X a eu une sévère attaque de maladie de cœur aujourd'hui, causée par la fatigue après les cérémonies du troisième anniversaire de son couronnement. Le Dr. Lapponi, son médecin, a été appelé en toute hâte et a prodigué ses soins à l'auguste malade. Il a prescrit le repos le plus absolu.

Le Cardinal Rampolla.

Rome, 9.—On dit ici que la santé du cardinal Rampolla est complètement perdue et qu'il est bien probable que l'ancien secrétaire d'état de Léon XIII n'échappe plus longtemps à la mort.

LE COURRIER DE L'OUEST

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

P. E. LESSARD, Président — A. BOILEAU, Secrétaire-Trésorier — Hon. P. ROY, Directeur-Gérant

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.

PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressées :

LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 16 Aout 1906

Déménagés.

Nous sommes maintenant installés dans notre nouvel établissement, Deuxième rue, en face du patinoir.

Immigration Belge au Canada

Elle augmente sensiblement d'année en année

BELGES ET LE PAYS

Notes intéressantes données par l'aaent canadien M. Tréau de Coeli

Nous sommes heureux d'apprendre, par M. Tréau de Cœli, agent du gouvernement canadien en Belgique, en visite au Canada avec sa famille, que le mouvement d'émigration de la Belgique vers le Canda augmente d'année en année. Nous voyons d'après les rapports officiels que l'année dernière, il nous est venu plus d'un bon millier de bons agriculteurs belges, qui se sont établis un peu partout dans le pays, un certain nombre dans la province de Québec et le reste dans l'Ouest.

M. de Cœli nous dit que le pavillon du Canada à l'exposition de Liège a fait ouvrir les yeux à tous les visiteurs. Il leur paraissait impossible que notre que notre pays pût produire tant de richesses et être d'une fertilité si extraordinaire. Aussi le mot "Canada" qui était peu connu est devenu un mot de ralliement.

On veut le connaître davantage et s'instruire à son sujet. Il existe en Belgique un certain nombre d'Universités populaires, sociétés ou clubs composés de professeurs et d'anciens élèves supérieures.

Notre agent a été invité à donner de nombreuses conférences devant ces Universités et a toujours obtenu le plus complet succès. Il nous fait plaisir aussi de savoir que la géographie du Canada est enseignée dans près de trois cents écoles supérieures en Belgique, et que les autorités scolaires encouragent et même exigent cet enseignement.

Nous sommes heureux des magnifiques résultats obtenus par M. Tréau de Cœli.

M. Tréau de Cœli retournera à son poste en Belgique. Seulement sa visite au Canada sera plus courte qu'il aurait voulu la faire. Il prendra tout juste le temps de visiter les colonies belges au Nord-Ouest et retournera à son bureau à Anvers, que l'hon. ministre de l'Intérieur se propose de visiter en même temps que nos autres agences d'immigration en Angleterre et en Europe pendant son prochain voyage.

Nous sommes heureux d'apprendre cependant que la famille de M. de Cœli entend fixer sa résidence au Canada à l'avenir.

Pas assez d'ouvriers

L'Association des Manufacturiers vient de publier un rapport très instructif, sur le manque d'ouvriers, en Canada, et sur la nécessité, par conséquent, d'augmenter encore notre immigration, loin de la restraindre. En fait, c'est une réponse qui en vaut une autre à la prétention émise par certains chefs ouvriers, que le gouvernement libéral encourage trop l'immigration.

"Dans le but d'obtenir un renseignement officiel et absolument correct sur la nécessité de la main-d'œuvre, parmi les membres de notre Association, nous avons envoyé une circulaire, faisant des questions sur le nombre et l'espèce d'ouvriers demandés."

Ainsi débute le rapport. Cette circulaire a été envoyé à 1,913 établissements ; sur ce nombre 315 ont répondu ; 205 se sont plaints du défaut de la main-d'œuvre : 110 sont satisfaits.

Le rapport constate qu'il faudrait à l'heure actuelle : 3,394 hommes, 1,331 femmes, 465 garçons, 1,183 filles. Total : 6,273.

Ce chiffre, par provinces, se divise comme suit : Québec, 1,665 ; Ontario, 3,318 ; Provinces Maritimes, 780 ; Colombie Anglaise, 358 ; Provinces de l'Ouest, 152.

Remarquons bien que l'enquête entreprise par l'Association des Manufacturiers, a été circonscrite aux seuls membres bona fide de l'Association, et ne comprend pas le champ très vaste des contracteurs, des fermiers, des entreprises de chemin de fer, etc., etc.

Nous n'avons aucune raison de suspecter la véracité de ces chiffres. L'Association a tout intérêt à les diminuer, plutôt qu'à les magnifier.

La conclusion qui s'impose de ce rapport est double : c'est, 1o que notre industrie national est en plein développement ; 2o que nos ouvriers nationaux ne suffisent plus à la besogne, et, conséquemment, ce serait condamner notre industrie à la stagnation que de mettre des entraves à l'immigration.

Les objections des unions ouvrières, contre l'immigration, d'après ce rapport, qui n'est pas du gouvernement mais des manufacturiers, paraissent donc bien peu justifiables.

Tribune libre.

Aout 11, 1906.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Je vois que M. Brutinelle revendique la responsabilité de l'article relatif à Dreyfus, dans un de vos précédents numéros. Les remarques que je vous adressais s'adressent donc à M. Brutinelle. Je regrette de voir que ce Monsieur préfère puiser ses inspirations à des sources non seulement suspectes mais effrontément partiales. J'ai, je l'avoue pour ma part, une très petite idée de la conscience des valets du pouvoir, qui, dans la cour de Cassation, se sont mis complaisamment au service du gouvernement pour l'exécution de ses basses œuvres.

Naturellement tous les journaux du Bloc font chorus avec le gouvernement, et c'est également de ces journaux que M. Brutinelle s'inspirait, quand il blâmait les catholiques de leur résistance aux inventaires.

Après tout il importe peu que M. Brutinelle pense ceci ou cela de Dreyfus, des inventaires et des excès des catholiques, en France, contre un gouvernement qui les traite avec tant de sympathie ! Mais ce que j'ai dit, et ce que je répète c'est que votre journal est le seul journal français à l'ouest de Winnipeg qu'il s'adresse généralement à des catholiques et que l'on devrait s'attendre à ce qu'il fût un journal franchement catholique, et donnant en tout la note catholique, et il est vraiment fâcheux qu'il fasse entendre si souvent des notes discordantes.

Je demeure M. le Rédacteur votre tout dévoué,

J. B. SURVEILLANT.

Comparaison Désavantageuse

Nous nous plaisons à publier que nous avons dans le Manitoba et le Nord-Ouest, les meilleures terres à blé du monde.

Il n'y a pas de doute que ceci est vrai, puisque les fermiers des Etats-Unis vendent leur fermes pour venir s'établir chez nous. Et les américains ont dit aussi, que leurs terres à blé sont les meilleures du monde : *the best in the world.*

Cependant, après la lecture d'un livre anglais, récemment publié à Londres, et intitulé *Transactions of the Highland and Agricultural Society*, nous devons en venir à la conclusion que si nous avons les meilleures terres, nous n'avons pas les meilleurs fermiers, ce dont il ne faut pas s'étonner outre mesure, attendu que nos fermiers de l'Ouest ne sont pas tous très anciens dans leur art.

Les paysans du vieux monde n'ont pas des héritages aussi étendus que nos cultivateurs. Une ferme de cent acres en Europe, n'est pas un lot commun.

Cependant les paysans de là-bas savent cultiver leurs petites terres, et leur font rendre beaucoup plus, en moyenne, que nos cultivateurs ne retirent de leurs immenses domaines.

Prenons la culture de blé, comme exemple.

Un coup d'oeil jeté sur la Géographie du Canada, publiée par le Département de l'Intérieur, nous donne la moyenne du rendement par acre, au Manitoba et dans les trois Territoires, maintenant provinces.

Cette moyenne, pour le Manitoba, fut, en 1902, de 26 minots ; en 1906, de 16 minots ; elle fut plus forte en 1904 et 1905 qu'en 1903 ; d'une manière générale, et c'est le chiffre donné par le Département, nous pouvons dire que la moyenne du rendement, au Manitoba, est de 20 minots à l'acre.

Dans les Territoires, la moyenne est un peu plus faible.

Il va sans dire que certaines fermes rapportent beaucoup plus, puisqu'un heureux propriétaire a pu obtenir 48 minots à l'acre, sur sa ferme. Preuve que l'art de la culture compte pour quelque chose dans le rendement, et que le sol n'est pas tout.

Or, dans le livre de statistiques agraires dont nous avons parlé dans le commencement, nous voyons qu'en Angleterre, la moyenne établie du rendement est de 30.95 minots à l'acre.

Et cependant, il ne vient à l'idée de personne de dire que le terreux sol anglais est meilleur que notre sol vierge de l'Ouest.

L'avoine, dans le sol belge et hollandais, vient à raison de 54.95, et 52.85 minots à l'acre. La moyenne dans nos territoires, est de 35 minots à l'acre. En Angleterre, elle est de 40.51, et de 39.69 en Allemagne.

Les paysans des vieux pays, ayant beaucoup moins de terrain à cultiver, le cultivent mieux que nos cultivateurs.

D'où il ressort que la possession de grandes terres n'est pas toujours un signe de richesse, et qu'il vaut mieux moins posséder, et exploiter intelligemment ce qu'on a.

(*Le Soleil.*)

Calgary et Edmonton.

Le Développement de l'Alberta.

Nous détachons du *Canada* :

Ces deux cités rivales de l'Alberta ont donné au recensement récent une population dépassant 11,000 âmes. Calgary dépasse de quelques unités le chiffre d'Edmonton, mais lorsque l'on se reporte aux chiffres du recensement de 1901, on voit qu'Edmonton a gagné beaucoup plus rapidement que Calgary, et que si elle maintient pendant quelques années la marche rapide que l'on a constatée cet été elle aura bientôt laissé bien loin derrière elle sa rivale du Sud.

Le choix provisoire d'Edmonton comme capitale de la province est donc amplement justifié par les faits, et nous avons une fois de plus la preuve de la clairvoyance dont Sir Wilfrid Laurier et ses collègues ont fait preuve lorsqu'ils ont élaboré les lois constitutionnelles des deux nouvelles provinces.

Avec ses trois grandes lignes de chemins de fer : le Pacifique Canadien, le Grand Tronc Pacifique et le Canadian Northern, Edmonton devient de jour en jour davantage le centre commercial de la région qui s'étend au pied des Montagnes Rocheuses ; région si riche par son sol et son sous-sol, par sa production agricole et minérale, qui aura, dans quelques années, une industrie aussi importante que son agriculture.

Et en plaçant le chef-lieu de la province à Edmonton, le gouvernement fédéral a bien indiqué l'orientation vers les plaines de la haute Saskatchewan et jusqu'aux rives de l'Athabasca et de la Rivière la Paix que doit prendre, dans le cours naturel des choses, le développement industriel de l'Alberta.

Les richesses de l'Alberta Sud sont connues et déjà partiellement exploitées ; celles de l'Alberta-Nord sont encore à peine explorées ; mais l'exploitation s'en rapproche de jour en jour et si l'impulsion donnée par la politique d'immigration du gouvernement Laurier n'est pas contrecarrée par des évènements politiques en ce moment tout à fait imprévus, le prochain recensement portera le centre de la population de l'Alberta beaucoup plus près d'Edmonton que de Calgary.

Non pas que cette dernière ville soit une quantité négligeable ; au contraire, tout le monde peut en apprécier dès maintenant les ressources et la position géographique admirable au milieu d'un pays en plein développement mais l'attraction prépondérante nous paraît favoriser Edmonton et la région qu'elle dessert vers le nord.

Le Grand Tronc Pacifique

Sir Charles Rivers Wilson déclare que la section de l'Est, Winnipeg-Québec, ne sera pas négligée au profit des ports américains.— Meilleur outillage des ports.— Améliorations à la gare Bonaventure.

De passage à Québec, Sir Charles Rivers Wilson, le président du Grand Tronc, a fait les déclarations suivantes, au cours d'une entrevue avec les journalistes :

"Vous avez, dit-il, un port très beau et très vaste, mais vous, qui auriez dû faire quelque chose pour son équipement, vous n'avez encore rien fait dans ce sens. C'est tellement le cas, que le trafic de l'Ouest sera rendu ici avant que vous ne soyez prêts à le recevoir. J'ai pleine confiance dans le progrès futur du Canada : nul doute que le port de Québec aura sa large part si vous songez à vous outiller dès maintenant. Votre port, je le répète, est beau et vaste, mais je n'en connais ni sa profondeur, ni sa superficie. Les forts navires actuels sont remplacés par de plus gros, et il faut de l'eau pour leur donner accès. Montréal aussi a un très beau port, bien mieux équipé que celui de Québec, et pourtant il n'est pas suffisamment outillé pour faire face aux besoins futurs."

Comme on demandait à Sir Rivers Wilson si le Grand-Tronc-Pacifique n'avait aucun intérêt à sa section de l'Est, de Winnipeg à Québec et de Lévis aux Provinces Maritimes, préférant passer les céréales par les canaux et ports de mer américains, Sir Rivers Wilson nia énergiquement cet avancé. "Nous n'avons jamais songé à rien de tel, dit-il, et seule la rareté de la main d'œuvre pourrait retarder les travaux du réseau Winnipeg-Québec. Nous prenons autant d'intérêt à la section de l'Est qu'à celle de l'Ouest, et c'est du reste notre avantage de les voir terminées le plus tôt possible. Notre contrat est onéreux pour cette section de l'Est, mais à part notre obligation envers le gouvernement de développer l'Est, nous n'avons pas envie de nous couper la gorge en ne l'accomplissant pas comme des gens d'honneur. Aussi la plus forte partie du trafic viendra par la Section de l'Est. Je dis la plus grosse part, ce qui ne nous empêchera pas de garder quand même le port de Portland. C'est même un enfantillage d'amener cette objection. Nous sommes liés ; nous devons transporter la plus forte part du trafic de l'Ouest par les ports canadiens, et nous nous servirons pour cela de la section de l'Est, jusqu'à Québec en été et Saint-Jean et Halifax, en hiver. Si nous ne remplissons pas ces obligations, nous nous ferions injure envers nous-mêmes. Nous ne cesserons d'être légaux envers nous-mêmes et le gouvernement, et toute insinuation contraire serait une odieuse fausseté."

M. Hays a dit qu'il était un peu tôt pour parler des plans du G. T. P. au sujet de Québec, bien que ces plans fussent presque définitivement pris. Quant aux améliorations du G. T. Ry. à Montréal, M. Hays a dit qu'elles s'imposaient, même s'il ne s'agissait pas du G.T.P. pour atteindre la gare Bonaventure, il y a 22 rues ou traverses à niveau où les accidents pullulent.

Cet état de choses devra disparaître.

La prochaine session

On croit qu'elle sera longue. L'opposition fait toujours la pêche aux scandales

Ottawa—On croit ici que le parlement sera convoqué pour le 22 novembre et que la session durera au moins jusqu'au mois de juin.

L'opinion générale est que le gouvernement ne fera pas au tarif de changements radicaux.

Ce n'est un secret pour personne que l'opposition fouille le pays pour trouver matière à quelque accusation de scandale. Des comités sont à l'œuvre dans toutes les localités et font rapport de temps à autre, au quartier général du parti.

PROVINCE D'ALBERTA

Avis aux Propriétaires d'Animaux.

Avis est par les présentes donnés qu'à partir du premier jour de juillet 1906, le bureau conjoint de Régistration des marques (Recorder of Brands) pour les provinces d'Alberta et de Saskatchewan sera situé à Medecine Hat, Alberta. Toute communication relativement aux marques devront, après cette date, être adressées comme suit : Recorder of Brands, Medecine Hat, Alberta.

L'argent envoyé en paiement des honoraires devra être adressé par Bon de Poste ou mandat d'express, payable au "Recorder of Brands," Medecine Hat. Si des chèques sont envoyés ils devront avoir été acceptés par la banque sur laquelle ils sont tirés, au préalable, et comprendre le montant que la banque chargera pour l'échange.

RÉGISTRATION DES MARQUES DANS LES DEUX PROVINCES.

Les personnes qui font l'élevage dans le voisinage de la frontière inter-provinciale (quatrième méridien) devraient, comme mesure de protection, lorsqu'elles font enrégistrer une marque, faire enrégistrer cette marque dans la province de Saskatchewan aussi, ce qui leur coûtera une piastre ($1.00) de plus d'honoraires.

GEO. HARCOURT,
Député-Ministre de l'Agriculture.
Département de l'Agriculture,
Bureau du Gouvernement Provincial
Edmonton, Alta., 21 juin, 1906.
16-8-06

INTERROGATION DE LANDOUILLE.

—Etiez-vous dans l'exercice de vos fonctions quand l'accident s'est produit ?

—Non, monsieur, je travaillais.

Madame, à sa nouvelle bonne :

—Comment ! vous vous débarbouillez avec mon éponge ?

—La nouvelle bonne :

—Oh ! madame, je ne suis pas dégoûtée de vous !

IRREVERENCE.

Rome, 9—Le cardinal Della Vopes, dépositaire de la congrégation de la Propagande, ayant refusé de se rendre à la demande d'un nommé Barbacci qui lui reclamait une forte dette, Barbacci se fâcha et administra plusieurs coups de poing sur les oreilles et les yeux du prélat.

Capitaux Français

Montréal.—Au cours d'une entrevue avec un ournaliste, M. Kleczkowski, de retour de Paris, donne des nouvelles intéressantes au point de vue des capitalistes français :

" Les relations financières, dit M. le consul général, sont de plus en plus suivies entre le Canada et la France, et si de fortes transactions passent par Londres et pour cela frappent moins au point de vue franco-canadien, elles n'en existent pas moins. Les industries canadiennes sont très haut cotées près des capitalistes français.

Je connais personnellement un des plus gros capitalistes parisiens qui a pris à lui seul un cinquantième du capital-actions du Grand-Tronc."

COURRIER D'EUROPE

En Angleterre

Les propriétaires d'automobiles sont dans les jubilations, la commission royale nommée par le gouvernement vient de supprimer la limite de la vitesse imposée naguère aux chauffeurs.

Le rapport de la commission— dont nous pourrions faire notre profit— dit avec sagesse que la vitesse, par elle-même ne donne pas la mesure de la sécurité, mais que l'exercice d'un bon jugement doit plutôt déterminer l'allure suivant les conditions du chemin et du trafic.

L'effet des lois actuelles que doit réformer ce rapport, était d'ennuyer les automobilistes allant à une certaine vitesse dans des campagnes peu fréquentées et où nul danger n'existait, pendant que la police permettait une vitesse égale dans les villes remplies de trafic et par conséquent de dangers pour la propriété et les passants.

Les amendes payées par les chauffeurs pendant les douze derniers mois dépassent $50,000.

●

Mons. Marsden, un des collaborateurs les plus expérimentés de la "Fortnightly Review," au cours d'une récente étude, estime que par le passé les relations commerciales entre l'Angleterre et de la Russie ont été plutôt restreintes, pour des raisons politiques, pendant que l'influence de l'Allemagne en Russie n'a cessé de croître aux dépens du Royaume-Uni. Mais les événements prochains vont renverser la position.

" Dans la longue bataille qui s'engage entre l'autocratie et le peuple, dit M. Marsden, les réformateurs vont finir par l'emporter ; à la fin des troubles politiques de nouvelles idées vont surgir et s'imposer, parmi lesquelles le réveil des sympathies avec l'Angleterre coïncidant avec le développement d'immenses ressources matérielles. La Rusie va devenir le plus grand marché du monde."

Le célèbre économiste presse donc les Anglais d'étudier d'avance les possibilités d'une alliance commerciale plus étroite avec la Russie afin qu'ils soient prêts lorsque l'occasion se présentera.

L'avis est bon, n'est-ce pas, même pour les colonistes du Canada voisin de la Russie ?

Si nous n'étions pas qu'une colonie privée de toute représentation particulière, consulaire et diplomatique, nous pourrions nous aussi étudier ou faire étudier à notre point de vue qui n'est pas le point de vue anglais, la situation et nous préparer aux éventualités que signale M. Marsden.

●

La crise financière causée par les événements de Russie et que les pessimistes nous annonçaient, comme devant être un cataclysme est terminée et n'a pas eu les résultats prédits.

L'emprunt russe a été somme toute, raisonnablement placé ; et il est arrivé le coup d'état du Tsar renvoyant la Douma, ce qui est arrivé à la nouvelle de chacun des grands événements militaires ou politiques qui ont ébranlé le colosse moscovite : un affaissement des fonds russes sur les places anglaises, françaises et américaines, jamais la débâcle annoncée, et puis, à courte distance, une réaction favorable qui remet les fonds russes au même point qu'avant la secousse.

C'est bien là la meilleure démonstration qu'il est aussi difficile d'ébranler — nous ne disons pas renverser — le crédit de l'immense empire russe — le plus riche du monde quand on le connaîtra et qu'il sera développé — qu'il est difficile d'ébranler — ici non plus nous ne disons pas renverser — la puissance politique de la Russie reposant sur l'autorité du Tsar et le respect qu'il commande à son peuple.

C'est là la grande opinion qui prévaut maintenant en Angleterre, laquelle finira par dominer dans le monde entier. La puissance du Tsar unie au respect du peuple, domptera la révolution quoique l'aristocratie russe ne néglige rien pour gâter la situation et exposer le sort de l'empereur qu'elle prétend servir.

En France

Le calme plat des grandes vacances vient de succéder aux débats violents de la Chambre et aux émotions de l'Affaire. Il n'est plus qu'une crise dont on parle, celle de Madame Sarah Bernhardt qui n'est pas revenue de s'être vu refuser la Légion d'honneur. Ses amies ont fait la fouille des précédents et ont découvert que Mme Bartet qui n'avait pas plus de "standing" officiel que Mme Bernhardt, avait bien été décorée, pourquoi leur favorite ne le serait-elle pas ? La différence, paraît-il, est que Mme Bartet est une fonctionnaire attachée à la Comédie Française, pendant que Mme Bernhardt qui l'a été ne l'est plus ? Oh ! la subtilité du formalisme français ! mais rassurez-vous quand les puissances suprêmes, en France comme ailleurs, le veulent, elles passent à travers les règles du fonctionnarisme et du protocole aussi bien qu'un juge à travers la loi. La vérité vraie est que Sarah propriétaire ou au moins patronne d'un grand théâtre s'est moquée ouvertement des directeurs officiels des théâtres de l'Etat et comme la race des artistes ne sait pas pardonner, la diva récolte la grosse moisson des haines et des vengeances qu'elle a semée dans les officines de l'Etat.

●

Le gouvernement est dispersé aussi aussi bien que le membres du parlement aux quatre coins de la France.

Chacuns des législateurs français est à même de tâter le pouls de l'opinion et de savoir comment il bat à l'endroit de l'augmentation des taxes par la création de l'impôt sur le revenu. Les meilleurs esprits s'accordent à dire que le ministère va trouver dans le projet de M. Poincarré la pierre d'achoppement qui le mettra hors la voie.

La chambre nouvelle des députés est sûrement radicale, anticléricale à l'excès, mais elle n'est pas socialiste-collectiviste. Elle est plutôt l'élue de la petite propriété, de la bourgeoisie qui tient plus à son lopin de terre que le grand propriétaire, terrien, industriel ou forestier.

Que l'on touche à la maisonnette, au coin de terre du paysan, de l'ouvrier qui s'est mis à la ration de tout pour se faire un chez soi ! Jamais l'électeur sérieux ne le permettrait et le député qui tient à sa réélection non plus. Il n'y a guère qu'une cinquantaine de circonscriptions de collectivistes où domine le prolétariat, qui ont élu les partisans de Jaurès et de Guesde ; toutes les autres circonscriptions sont rapports, de son revenu provenant de toutes sources. Nous l'avons dit plusieurs fois, le collectivisme ou partage de la propriété par l'Etat entre tous est moins possible en France que partout ailleurs, car il n'est pas de ce pays où l'on tienne si étroitement, si âprement à son bien.

Outre les collectivistes, il y a les radicaux-socialistes qui vont pousser le gouvernement à une loi de l'impôt sur le revenu qui serait insupportable à la masse des contribuables français. C'est à préparer cette législation excessive que s'emploie l'extrême gauche de la chambre et ses nombreux organes.

On prédit donc pour l'ouverture de la session d'automne une scission en règle de la majorité gouvernementale, à laquelle le Bloc Combes serait loin d'être étranger.

J. Cornély prétend que la taxe sur le revenu sera fatale à la 3ème République comme l'addition des 45 centimes au franc de contribution le fut à la République de 1848. Il prêche la réduction des frais d'armements, c'est-à-dire du budget militaire au profit du budget social et civil.

Mais loin de diminuer les frais d'armements de terre et de mer devront augmenter en face de l'Allemagne qui s'arme et s'équipe de plus en plus, de la Russie qui ne pourra se remettre avant bien longtemps de ses troubles intérieurs, et de l'Angleterre dont les forces seraient nulles dans un conflit continental de l'Europe et qui s'obtine à rester dans un état de désarmement sur terre décourageant pour des experts comme le vieux Roberts.

Quant au budget civil, l'attribution à l'Etat de toutes les fonctions charitables comme l'enseignement des classes pauvres, la tenue des hôpitaux et le secours des vieillards, va le porter à un milliard de plus avant deux ou trois années si les gouvernants du jour mettent à effet les lois déjà votées et dégagent d'ailleurs leurs promesses à leurs électeurs.

On attend toujours avec anxiété les directions du Saint-Père au sujet de la loi de la séparation des Eglises et de l'Etat.

La réunion des évêques français a sûrement recommandé l'essai loyal du nouvel état de choses imposé à l'Eglise française et on incline généralement à croire que, malgré ses hésitations et ses répugnances, Pie X va conformer conformer sa décision aux désirs de l'Episcopat de France.

●

En Russie

Le nouveau Premier, Stolypin, rencontre beaucoup de difficultés à former son cabinet et à y introduire des personnages de haute situation dehors de la vie officielle. Il continue cependant à se réclamer d'une politique large et libérale quoique énergique et implacable dans la répression des soulèvements révolutionnaires. Il a fait annoncer dans les provinces que les institutions des Zemstvos seraient protégées et il nie que le gouvernement ait l'intention d'intervenir dans les campagnes électorales. Il rassure en même temps les juifs et les démocrates constitutionnels, mais si les hommes comme M. Guchaff et le prince Lvoff, représentant les hautes classes, quoique non bureaucrates, refusent de lui prêter main-forte, le nouveau Premier se trouvera dans la même position que de Witte et devra s'effacer quoiqu'il ait une grande force personnelle.

Le *Rech* se moque des promesses de M. Stolypin et il dit que déjà sa position ne diffère pas de celle de de Witte, alors que celui-ci, comme Premier, remplissait le monde de ses déclarations libérales pendant que son mauvais collègue, Durnovo, serrait de plus en plus la vis. Ce journal ajoute : " Nous entendons la voix de Jacob mais nous sentons la main d'Esaü "

NEMO.

(De l'*Album Universel*.)

Bob calculant

Bob.—Combien ces biscuits, madame ?

La marchande.—Je vous en donnerai six pour cinq sous, mon petit ami.

Bob (calculant). — Ah ! six pour cinq sous. Ça fait alors cinq pour quatre sous, quatre pour trois, trois pour deux, deux pour un et un pour rien. Je n'en prends qu'un !... Merci ! et au revoir, madame.

La Sarcelle Bleue

Suite de la 2ième page

M. Maldonne leva les épaules, en signe d'incrédulité.

—Je vous prie de m'excuser, Geneviève, ajouta Robert, si je me retire un peu tôt. Je ne sais pas si c'est le soleil, mais je me sens la tête un peu lourde.

—Comme vous voudrez, mon cher.

=Je l'aurais parié ! s'écria M. Maldonne en riant. Quand Thérèse n'est plus là, sous un prétexte ou sous un autre, Robert trouve moyen de nous fausser compagnie.

—Je t'assure, Guillaume...

—Va ! va ! mon ami, le premier article de notre règlement de vie, aux Pépinières, c'est la liberté, n'est-ce pas ? Uses-en comme il te conviendra. Seulement, dis-moi, quand reprendrons-nous le catalogue ? Demain ?

Robert fit un geste évasif, indiquant l'absolu détachement.

=Après la promenade, dit-il, peut-être...

—Peut-être. Jamais d'engagements précis avec toi. Voilà pourtant un beau travail, toute notre expérience, toutes nos recherches et si près d'être achevé. Tiens, moi, dix fois le jour, je le vois, ce volume imprimé : " Catalogue raisonné des oiseaux du département, contenant l'énumération de toutes les espèces et variétés, par Guillaume Maldonne, conservateur du musée d'histoire naturelle, avec... " Voyons, Robert, faudra-t-il ajouter la ligne qui t'associera à la gloire de l'œuvre : " Avec la collaboration de Robert de Kérédol ? " Est-ce pour demain ?

—Pas probable... Je n'y suis plus.

—Sais-tu que tu es affreusement paresseux?

Robert se leva.

– Il y a si longtemps, dit-il négligemment.

Il s'approcha de madame Maldonne, l'embrassa au front : " Bonsoir, petite sœur. " serra la main de Guillaume, qui répétait, moitié riant, moitié sérieux : " L'amour de l'oiseau faiblit en toi, décidément," et prit la porte par où Thérèse était sortie.

Non, il ne pouvait rester : ni son affection pour les Maldonne, ni son habitude de correction mondaine ne suffisaient, en ce moment, à lui faire vaincre l'impression qu'il éprouvait. Sa nature, éminemment tendre, d'une susceptibilité qu'il cachait, le plus souvent, sous les dehors d'une indifférence volontiers atteinte, surprise et blessée à la fois par ce petit fait : Thérèse endormie.

Dans ce mince détail, dont le père avait souri, il avait, lui, reconnu le signe d'un changement profond. " Je me trompais, murmurait-il en montant les marches de l'escalier de bois brun, aux rampes carrées et lourdes. Je la croyais encore enfant parce qu'elle est très gaie. Je m'y suis laissé prendre, et elle a fermé ses chers yeux à mon histoire de la marquise Gisèle. Bien fait, Robert, bien fait. Cela t'apprendra qu'elle aura dix-sept ans dans un mois."

Il entra dans sa chambre, vaguement éclairée par les lueurs traînantes des soirs d'été, alluma une bougie, qui jeta des étincelles sur les panoplies d'épées, de sabres, d'épaulettes, de fusils de chasse et de guerre, qui tapissaient les murs, et se dirigea vers une commode noire que surmontait, à un pied de hauteur, une petite bibliothèque vitrée en ébène. Sur la commode étaient rangés, pressés les uns contre les autres, des livres de classe aux coins brisés, aux pages recroquevillées et chiffonneuses, des cahiers par liasses et, des deux côtés, en serre-files, des volumes de collections enfantines, bleus ou roses, et d'autres plus gros où l'on devinait des images. C'était les reliques de ses années d'enseignement, quand il s'était improvisé,—avec quelle joie et quelle application de tout son esprit,—le professeur de Thérèse, humbles témoins des heures de travail ou de récréation, inutiles depuis longtemps déjà, mais qu'il gardait là, comme un bon souvenir qu'on aime à revoir. Il se disait bien que Thérèse n'ouvrirait plus, pour y apprendre ses leçons, la grammaire française, ni, pour y faire une lecture, l'histoire de la poupée modèle. Mais où sont-elles les mères qui n'ont pas conservé le petit bonnet ruché du baptême, le premier jouet, la pelisse ample et brodée, pendant des mois et des mois, alors que l'enfant courait déjà tout seul devant elles ? Robert les avait imitées. A présent, c'était bien fini.

Il avança le bras, et prit un des plus vieux volumes, long comme un doigt, maculé de taches, le dos taillade en lanières par l'usure, et l'ouvrit à la première page. C'était une histoire sainte. Là, d'une grosse écriture de débutante, il y avait trois lignes bien connues de lui : "A mon bon parrain Robert, fleur de rosier de Bengale, offerte par son élève Thérèse." Un peu plus bas, l'empreinte d'une fleur qui avait séché, puis disparu.

Il relut plusieurs fois ce texte naïf, sécha, du revers de la main, une larme involontaire qui s'apprêtait à couler, et, saisissant par paquets les livres et les cahiers, il les enfouit rapidement dans un des tiroirs de la commode.

—Allons, dit-il en fermant le meuble, tout cela est mort. Maintenant, puisque mes histoires n'ont plus le pouvoir de l'amuser, il faudrait trouver des lectures de son âge...

Ses yeux se levèrent sur la bibliothèque vitrée, si coquette, avec ses glaces à biseau et ses colonnettes, torses. Depuis qu'il professait, M. de Kérédol n'avait pas eu le temps ni le goût de lire pour lui-même. Il possédait seulement et renfermait là une quarantaine de volumes, éditions de poche artistement reliées, qui l'avaient suivi à travers le monde. Sous le feu de la bougie, les titres, les os de basane et de maroquin luisaient doucement.

" Quelque chose pour jeune fille de dix-sept ans, disait Robert, voilà qui est difficile ! Voyons !... " Discours sur l'Histoire universelle ? " trop grave... " Voyage du jeune Anacharsis ?" d'un vieillot !... " Dominique, " oh ! " Dominique, " de Fromentin ? non, ce n'est pas pour son âge... " Guide de l'Apiculteur ? " non !... " Brizeux, deux volumes ? peuh ! la poésie ? Des extraits, peut-être... Molière, " Théâtre complet ; " Michelet, " l'Oiseau ; " marquis de Fandras, " les Gentils-hommes chasseurs ; Corinne..." Décidément, mon pauvre Robert, pas de chance : tes histoires ne conviennent plus, ta bibliothèque ne convient pas encore. Et si peu d'œuvres ! Je suis presque au bout... " Pensées, " de Joubert ; Rabelais ; " Service en campagne 1866 ; Contes choisis, " de Daudet... Voilà ! voilà mon affaire ! Les " Contes choisis ! " En choisissant encore parmi eux, - une jeune fille tout à fait jeune fille, qui n'a rien lu ! — oui, elle aimera cela. Ce Daudet, " la Chèvre de M. Seguin, les Étoiles, "oh! " les Étoiles ! " Comment n'ai-je pas pensé ?... Elle sera contente, Thérèse... "

Et il souriait en cherchant dans sa poche la clef du petit meuble. Quand il l'eut saisie, il fit jouer le ressort, qui rendit un son de neuf, et le parfum du vieux cuir se répandit dans la chambre.

—Voilà bien l'affaire, ajouta-t-il en faisant basculer le volume : qu'il posa à plat près du bougeoir : Daudet, un moderne, celui-là ! Avec lui, je suis sûr de ne pas l'endormir. Ah ! elle sera étonnée, demain, quand je lui annoncerai : " Mademoiselle Thérèse, désormais les contes choisis de Daudet remplacent les contes usés de votre oncle. " Je gage, la pauvre petite, qu'elle sera touchée, reconnaissante. Vive comme elle est, par exemple, il faudra tout de suite ouvrir le volume !

En se parlant ainsi, Robert fit quelques pas jusqu'à la fenêtre demeurée ouverte à deux battants, à cause de la grande chaleur, et s'appuya sur l'accoudoir. Vraiment, il était satisfait de sa trouvaille. Il se sentait en possession d'un moyen assuré de réparer l'échec de tout à l'heure. Ses yeux, errant sur le grand jardin noyé d'ombres tièdes, ne virent rien d'abord que l'image présente à sa pensée : Thérèse tout à fait heureuse, et bien éveillée, qui le remerciait avec des mots jeunes comme elle, tandis que lui, assis près d'elle, lisait, en y mettant le ton, " la Chèvre de M. Seguin. " Il voyait cela très nettement. Puis, les rayons de lumière vive dont ses yeux étaient pénétrés se dissipant peu à peu, il commença à distinguer les teintes variées de la nuit : ici le sable pâle de la grande allée, là l'ovale d'une corbeille de pétunias, les rayures brunes des plates-bandes du potager, des boules sombres qui étaient des buis taillés, et, des deux côtés du domaine, le vallonnement argenté des cimes d'arbres qui diminuaient, prenaient des mouvements de nuages, et s'allaient réunir tout au fond, dans la brume. La vision de ces choses réelles et familières effaça l'image où s'était complu Robert, et ramena dans son esprit la question un moment écartée.

" Dix-sept ans ! pensait-il. Déjà ! Un âge effrayant. C'est si délicieux ! Tous les rêves qui éclosent à la fois et trouvent le nid trop petit pour eux, et s'en vont. Oh ! si elle s'en allait ! Dire que nous sommes trois ici, qui ne vivons que d'elle et pour elle, et que, cependant, au premier appel du dehors, elle nous quitterait peut-être, elle nous laisserait! Maldonne n'a pas compris!.. Je sais bien qu'elle est merveilleusement pure, ignorante de la vie. Cela peut nous la garder quelque temps. Nous voyons si peu de monde ! Les Pépinières sont loin de la ville. Et puis, elle nous aime. Comment n'aimerait-elle pas ceux qui ont enveloppé sa jeunesse d'une tendresse pareille ? C'est égal, je ne conçois plus la paix profonde où j'étais hier, ce matin encore. Il me semble que je ne pourrai plus la regarder sans avoir peur de la perdre... Voyons, voyons, il faut découvrir des moyens nouveaux pour l'intéresser, lui rendre le séjour au milieu de nous si agréable, si pleinement doux, que cela lui suffise, trois amis à aimer. Daudet m'aidera un peu, un tout petit peu. Et le reste ? Mon Dieu ! que c'est dur de prévoir !... "

Il avait étendu le bras, sans trop songer à ce qu'il faisait, vers une tige de bignonia grimpante, qui jaillissait, audessous de la fenêtre, du bourrelet enchevêtré des clématites et des vignes vierges. Au bout de la tige, droite et ferme, une fleur s'ouvrait, son calice brun tendu au soufflet errant de la nuit. Robert la saisit, et l'attira. Mais la liane était si bien mêlée aux autres que toute une masse de feuilles en fut remuée ; deux ou trois passereaux, gîtés sous ce couvert, s'envolèrent effarés, et une voix venue d'en haut, une voix fraîche et nette éclata, comme un chant de merle fuyard :

—Ah ! mon oncle, c'est vous !

Il lâcha la branche, et se renversa légèrement, un seul coude appuyé à la barre de la fenêtre, pour regarder en l'air. Juste audessus de lui, à l'étage supérieur, Thérèse, penchée en avant les deux bras étendus, les doigts engagés entre les lames des contrevents, riait de la peur qu'elle avait eue, et de la surprise de son oncle, et de se sentir jeune, et d'avoir la liberté d'être elle-meme devant cette campagne voilée d'ombre, où son rire se perdait.

—Dieu ! que vous m'avez fait peur ! dit-elle. Je ne sais pas ce que je me suis figuré. Rien du tout, je n'ai pas eu le temps. Mais j'ai eu une peur ! Vous avez agité toute cette muraille verte. A qui en vouliez-vous ?

—Moi ? je cueillais une fleur de bignonia. J'ai peut-être tiré un peu fort ?

—Je le crois !

—Ses lèvres se détendirent, les fossettes de ses joues disparurent, et un sourire qui se faisait humble, très innocent, où toute une âme d'enfant parlait, descendit d'une fenêtre à l'autre.

—J'espère que vous m'avez pardonné ? dit-elle... Vous vous souvenez : tout à l'heure...

—Complètement pardonné, Thérèse !

—Oh ! je vous remercie. Je ne sais pas ce que j'avais, car, vous voyez, je suis tout à fait éveillée maintenant, gaie comme un pinson, et je n'ai pas plus envie de dormir !... Bonsoir, parrain !

—Bonsoir, mignonne !

Robert la regardait, et, sur sa figure fatiguée, une expresssion de contentement se peignait. Il vit le visage de Thérèse s'effacer, les deux bras ramener les contrevents, la grande baie à demi éclairée devenir subitement sombre, et il demeura cependant plusieurs minutes immobile. Puis il se retourna, et se remit à songer.

Il était plus rassuré. Ces mots, ce sourire si jeune avaient chassé les pensées troublantes. Et c'était le passé qui s'ouvrait à lui maintenant, les dix-huit années de paix profonde écoulées aux Pepinières, et que pas un orage n'avait traversées. Robert s'y enfonçait, il y courait d'instinct, demandant à ces jours heureux l'espérance dont il avait besoin. Et, comme il n'abusait point de ces retours sur lui-même, comme tous ces souvenirs intacts lui versaient leur douceur et comme leur premier miel, Robert s'étonnait de la beauté de la nuit, de l'éclat des étoiles baignées au fond des lacs que formaient les nuages, et surtout du bien-être singulier, de la plénitude de vie dont chaque respiration emplissait sa poitrine. Bien souvent, dans les grands souffles qui remontent la vallée de la Loire, poussant devant eux les goélands, il avait senti l'humidité saline et l'emportement des marées, d'autres fois l'effluve rare, fugitif, des végétations tropicales apporté de très loin, sur des nuées qui le sèment. Mais ce soir-là, c'était autre chose : une caresse faite pour l'âme, une joie que les lèvres buvaient pour elle. Du moins Robert le croyait. Il lui semblait même entendre des musiques lointaines, des mots avec l'accent qu'ils avaient eu, des sons de trompette et des bruissements de foule, les premiers cris et les premiers pas de Thérèse. Et tout cela venait de l'horizon, avec la brise sans force et sans hâte, vers la fenêtre ouverte.

C'est que, pour lui, cette période du milieu de la vie avait été la plus heureuse. Sa jeunssse ne lui offrait rien de semblable, mais une enfance austère et contrainte dans un château des marches de Bretagne, parmi des horizons de landes trempées de longues pluies, entre son père vieux et rude et la seconde femme de celui-ci, créature faible et douce, opprimée, maladive, dont Robert voyait encore dans ses rêves l'éternel sourire triste ; aucune gaiété pour répondre à celle de l'enfant, pas d'écho à ses jeux, = si ce n'est une petite fille née de ce second mariage, très gâtée, elle, très adulée, à peine connue de son aîné, — une instruction écourtée, puis le départ, une sorte de fuite hâtive, désirée de part et d'autre, pour l'armée, et alors, sans transition, l'Afrique, le régiment, la discipline avec ses rigueurs et les relâches brusques, des mois de cruelle monotonie et des mois d'aventures à la suite des tribus arabes. Robert s'accoutuma vite. Il était né soldat. Il se retrouvait chez lui parmi les gens de guerre. Rien qu'à le voir passer, huit jours après son entrée au corps, cambré dans son dolman bleu de chasseur d'Afrique, on devinait le futur officier : on sentait dans ses yeux clairs, dans le pli relevé de sa bouche, toute l'ardeur superbe de la vie mêlée à l'insouciance du danger. Il n'avait, semblait-il, qu'à laisser faire au temps. Et certes, il y eut pour lui d'heureuses fortunes : les jours où l'on se battait d'abord, où l'on rentrait mourant de soif avec des fusils incrustés d'ivoire en travers de la selle ; la rencontre de Guillaume Maldonne, plus âgé que lui, engagé à la suite d'un coup de tête, leur amitié bientôt liée sous la tente, rapidement mûrie par le péril qui les pressait et les relâchait ensembles, et des actions d'éclat, et l'avancement rapide, et presque de la gloire. Ni les hasards, ni la misère, ni l'affection qui font les années inoubliables n'avaient manqué à celles-là. Cependant un voile d'ombre encore avait pesé sur elles. A peine Robert venait-il de gagner ses galons de brigadier, qu'il apprit la mort de son père. M. de Kérédol laissait de grosses dettes. Sans hésiter, sans recourir aux expédients commodes de la loi, son fils accepta la succession, résolu à tout vendre, le château, les terres, les meubles, à s'endetter lui-même, à se réduire au strict nécessaire tout le temps qu'il faudrait pour maintenir intact l'honneur de son vieux nom. Il y parvint, et paya tout. Mais au prix de quels sacrifices et de quelles humiliations ! Lui, si fier, si hautain même, traqué par les créanciers, il dut se débattre au milieu d'affaires et de procédures devant les-quelles il était aussi neuf, aussi désarmé qu'un enfant.

A continuer

EN SASKATCHEWAN.

L'union des municipalités

Régina—L'union des municipalités a complété son organisation en un congrès tenu ici ces jours derniers. Elle a adopté presque textuellement les statuts et la constitution de l'union des municipalités d'Alberta.

EN ALLEMAGNE.

Pourquoi cet'e activité extraordinaire qui règne dans les arsenaux allemands ?

Paris—De nombreuses lettres venant d'Allemagne, signalent qu'une activité fébrile règne dans les arsenaux et dans la fonderie de canons Krupp. Les troupes sont exercées à des mobilisations fréquentes. Un grand nombre de réservistes, actuellement à l'étranger pour affaires, reçoivent des avis de retourner en Allemagne. Beaucoup d'officiers sont convaincus que des évènement graves se préparent.

En France, tous les esprits sont calmes. Personne ne pense à la guere, personne, sauf.... le ministre de la guerre. Depuis deux mois, M. Etienne visite les forts, ordonne les réparations et les consolidations urgentes. Les employés du ministère de la guerre sont sur les dents. Enfin, fait beaucoup plus significatif, le personnel de la fonderie de canons de Bourges, qui est la plus importante de France, a été presque doublé. Chaque jour, des files de wagons chargés de canons et de munitions, partent de Bourges pour la frontière de l'Est.

Que signifie cette reprise de préparatifs dans les deux pays ? Est-ce une simple coincidence ? Ne faut-il pas plutôt croire Drumont quand il affirme dans la *Libre Parole* que la guerre éclatera au commencement de l'hiver, qu'ainsi l'ont décidé l'Angleterre et la France !

Le client. — Garçon... remportez cette endouille et donnez-moi un concombre à la place.

Le garçon, annonçant.—Un concombre pour une andouille !....

trouvée à dix-huit milles d'ici sur le bord du lac Houghton, Le découvreur est Edouard Cornault, de l'hôtel Dana. La peinture est de qualité supérieure et de trois couleurs : jaune, vermillon et ardoise. Dans le même district l'on a aussi trouvé du mica et du sel. Un syndicat est en voie de formation pour exploiter ces richesses naturelles.

FLICK.— Qu'est-ce que le jeune Philidor fait pour vivre ?

FLOCK.— Il respire.

LEÇON DE GRAMMAIRE.

Sur le chemin de Nanterre, Lumanet se promène avec son caporal auquel il demande une explication du mot rosière :

—Rosière, déclare le caporal solennel, c'est le féminin de rosier, comme pompière est le féminin de pompier, comme soupière est le féminin de ...

Ici le caporal hésite une seconde, puis d'un ton de supériorité écrasante :

—Comme soupière est le féminin ce sous-pied.

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.

CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.

SECRETAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : M. Davidson.

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

MÉMBRE DU SÉNAT ; Hon. Dr P. Roy.

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon, C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-Gouverneur : Hon. M Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT : DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay

TRESORIER PROVINCIAL : L'Hon. A C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE L'Hon. A.C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie

SOUS SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR : C. W. Fisher

COLLÈGES ÉLECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Eturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Ch. Stewart
High Rive	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
Peace River ;	J. Brick.
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermillon	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

Chronique Locale

A la séance du Conseil-de-Ville, la semaine dernière, on a reçu et accepté la résignation du commissaire des travaux publics de la ville, M. Hargreaves. Il y avait déjà plusieurs années que M. Hargreaves était à l'emploi de la ville. Jusqu'à présent il n'a pas de successeur, mais la nomination d'un nouveau commissaire ne tardera pas.

M. K. A. McLeod a vendu, la semaine dernière, un lot sur la Première rue au prix de $25,000. C'est un "record" pour la Première rue, $500 du pied.

Les travaux pour la construction du nouveau magasin Révillon sont commencés et poussés avec beaucoup d'activité. Cette nouvelle construction aura trois étages et sera située en arrière du grand magasin de détail, faisant face sur la Deuxième rue.

Voir l'annonce de la grande vente à reduction chez Maisonneuve & Terrault.

Nous avons eu cette semaine la visite de M. Tréau de Cœli, agent du gouvernement canadien en Belgique. On pourra lire dans une autre colonne ce que ce monsieur dit de l'immigration belge au Canada.

Les nouvelles qui nous viennent de toutes les parties de la province sont toujours aussi enthousiastes ; nous aurons une récolte superbe. A plusieurs endroits les moissonneurs sont à l'œuvre ; dans quelques jours on y sera à peu près partout.

Une plainte assez fréquente est celle du manque d'hommes. La récolte sera retardée en plusieurs endroits pour cette raison.

Ne pas manquer de lire l'annonce de la vente à l'encan à la ferme Pralaz, à Beaumont, qui doit avoir lieu lundi prochain.

A la convention des "Odd Fellows" qui a eu lieu ici la semaine dernière, M A. E. May a été élu Grand Maître de l'ordre.

Nos joueurs de base-ball ont donné une fameuse leçon au club de Red Deer, samedi dernier. Les visiteurs sont repartis après s'être fait battre par 10 points contre 1.

Dans les deux premières rencontres avec le club de Calgary, pour le championnat de la province, notre club a remporté la victoire par 6 contre 1, la première fois, et par 3 contre 2 la deuxième. Cette deuxième partie a été jouée à l'exposition du Fort Saskatchewan, mardi après-midi.

La construction continue d'être très active en ville. Dans la partie-Est surtout, c'est incroyable le nombre de bâtisses qui se construisent.

Durant la semaine dernière des permis de construction pour au delà de $110,000 ont été accordés.

Au nombre des permis de construction accordés la semaine dernière est celui demandé par la Compagnie du Crédit Foncier Franco-Canadien pour une bâtisse à deux étages, au coin de l'avenue Jasper et de la Troisième rue, dont le coût sera de $35,000.

Voir le programme des attractions au Théâtre Empire, pour cette semaine.

Le président du Canadian Northern Railway, M. Wm. Mackenzie, a passé quelques jours à Edmonton. Questionné au sujet de la gare centrale, M. Mackenzie a répondu à peu près dans le même sens que M. Morse, le gérant du G. T. P., lors de son passage ici, il y a quelques semaines La compagnie n'a aucune objection a avoir une gare centrale, ou union, avec le G. T. P. ou le C. P. R , et si c'est le désir de la ville qu'il y ait une gare centrale, M. Mackenzie ne doute pas qu'on puisse en venir à des arrangements. Il n'y a eu cependant encore rien de fait dans ce sens entre les différentes compagnies.

On annonce que le C. N. R. construira un embranchement de Fort Saskatchewan à Strathcona.

Les journaux de Winnipeg annoncent que des milliers d'hommes arrivent de l'Est pour travailler aux récoltes.

Deux milles sont arrivés lundi et on en attend six mille autres dans quelques jours, venant d'Ontario.

M. et Mme Geo. Roy sont revenus samedi de leur voyage en province de Québec.

Lundi commencera une saison d'opéra au Théâtre Thistle. La troupe "The Roscians" passera la semaine et représentera les opéras suivants : Fra Diavolo, Martha, La Mascotte, Pinafore, Girofle-Giaofla et Mikado.

Le nouveau salon de barbier de l'Hôtel St. James est maintenant ouvert. Ce nouveau salon est absolument moderne et vaut bien une visite.

Morinville

Le Rév. J. A. Ethier est de retour d'un voyage de quatre mois dans l'Est. Mr le curé est heureux de revoir le "Sunny Alberta" et de se retrouver au milieu de ses paroissiens.

Il s'est occupé de colonisation d'une manière aussi active que possible et est très satisfait du résultat de ses démarches. Il a eu à répondre à des centaines de personnes demandant des informations sur l'Alberta.

Mr le curé est allé à plusieurs endroits dans la province de Québec et des Etats-Unis donnant des conférences ci et là.

Plusieurs ont profité des excursions de juin et juillet pour venir visiter l'Ouest Canadien. Un certain nombre ont acheté des terres ou ont choisi leur homestead et sont retournés chercher leurs familles. Plusieurs familles sont venues se fixer définitivement au pays.

Le C. N. R. fera une excursion dans la première quinzaine de septembre. Un grand nombre, dit Mr le curé Ethier, se proposent de profiter de cette excursion pour venir visiter l'Alberta. On sera certainement surpris de voir l'activité qui règne partout et cette belle récolte qui est déjà presque mûre.

Mr le curé a amené avec lui une nièce qui résidera à Morinville.

Le Dr Quesnel est venu se fixer au milieu de nous, et se déclare très satisfait, depuis qu'il est ici, il a été très occupé. Sa famille viendra le rejoindre sous peu. Nous lui souhaitons la plus cordiale bienvenue.

Mr Geoffroy, médecin vétérinaire est aussi venu se fixer au milieu de nous. Content et passablement occupé. A lui aussi, bienvenue.

On est à préparer le bois pour la construction d'un élévateur. Les travaux commenceront bientôt.

Des réparations assez considérables sont à se faire au couvent. Tout sera fini pour l'ouverture des classes.

Mr l'abbé Rocque, professeur au Séminaire de St-Albert, qui a déservi la paroisse pendant plusieurs semaines durant l'absence de Mr le curé, est allé passer quelque temps dans sa famille au Fort Saskatchewan.

Notre ami M. Noel Boissonnault est parti à Banff, pour quelques jours, en compagnie de MM. J. H. et W. Gariépy, d'Edmonton.

La nouvelle résidence de M. Louis Boissonnault est presque terminée. C'est une très jolie construction qui fait honneur à Morinville. Nos compliments au propriétaire.

M. O. N. Lavallée a donné à Jos. Caron le contrat pour la construction d'une résidence, au coin de l'avenue Grandin et de la rue Montcalm.

Nos cultivateurs sont dans la jubilation quant à l'état des récoltts.

Nous avons eu une température idéale pour la coupe du foin, dont le rendement a été très satisfaisant. Pour la récolee du grain, qui déjà est commencée, la main d'œuvre manque. Il faudrait des hommes et il n'y en a pas.

Au sujet des récoltes, plusieurs de nos gens prétendent que celle de cette année est la meilleure qu'on ait vu depuis longtemps.

Nous attendons tous avec anxiété, surtout nos commerçants, l'arrivée du chemin de fer. Par le temps qui court tous les attelages sont employés sur les fermes et il est très difficile pour nos marchands de faire transporter leurs marchandises.

Notre fromagier, M. Gervais, nous dit que malgré la quantité énorme de fromage qu'il fabrique, il lui est impossible de suffire à la demande du marché. Tant mieux, c'est bon signe !

L'association sportique de Morinville prépare un grand pique-nique qui aura lieu à l'occasion du premier train du C. N. Ry.

M. D. Tellier vient de terminer l'entreprise que le village lui avait confiée, ce qui fait que nous avons maintenant des trottoirs sur toutes nos rues principales.

L'hypodrome est un lieu assez populaire. Faut dire aussi que nous avons de bons chevaux à Morinville.

Culture et conservation des choux

Les choux que nous réservons à la consommation domestique sont conservés dans du sable ou de la terre de jardin très meubles. L'endroit où on les gardes doit être sec et posséder une température égale. Une fosse de deux pieds de profondeur par quatre pieds delargeur, et pouvant se garder sèche convient bien pour cela. Nous vendons le plus possible directement les choux aussitôt récoltés, préférant même les vendre ainsi à un prix plus plus bas.—R. L. Risley, Tolland County, Ct.

Après que les choux ont bien repris, on doit biner conptamment le sol, ce qui les fait pousser rapidement. On peut les conserver pour l'hiver en fosse ou sillons de 8 à 10 pouces de profondeur. Les choux sont d'abord recouverts de paille; puis de terre, et on va les chercher pour les vendre, en février, en choisissant un moment où le froid est moins vif.—W. R. Groves, Laclede County. Mo.

Une banque de nuit à New-York

Les directeurs de théatres, les restaurateurs et certains marchands voient cette amélioration d'un bon œil.

New-Yor.—Dans le but d'accomoder les hommes d'affaires et plus spécialement les trésoriers des théâtres des environs du Broadway et de la 42ième rue, la Mechanics and Traders' Bank, 565 Broadway, ouvrira sous peu une succursale dans le nouveau théâtre Astor, à l'angle du Broadway et de la 55ième rue. Cette succursale sera ouverte jour et nuit, et l'on y pourra transiger toutes les affaires de banques la nuit comme en plein jour. Depuis longtemps, les théâtres, les restaurants et les marchands de détail avaient demandé cette amélioration ; car d'énormes sommes d'argent sont perçues dans ces établissements après la fermeture des banques et ces sommes demeuraient entre les mains des détenteurs à leurs propres risques et périls à la mercie des cambrioleurs. Les directeurs de cette banque ont décidé de faire les choses de façon à plaire à tout le monde ; il y aura un nombreux personnel de commis et des voûtes à toute épreuve. La succursale ne fermera jamais. On ne croit pas qu'elle ne s'ouvre avant le mois d'octobre, alors que le théâtre Astor sera terminé. On ne considère pas cette date comme trop éloignée, car la saison des théâtres ne fera que commencer. Il y aura nécessairement deux équipes de commis, mais il n'y aura probablement aucun changement important dans le haut personnel de la banque.

Marché d'Edmonton

FOIN,	$ 8. à $14.
MIL.	$14. à $20.
AVOINE	20 à 24cts.
BEURRE	$12\frac{1}{2}$ à 17cts.
OEUFS	20 à $22\frac{1}{2}$cts.
PATATES, nouvelles 50cts le minot.	

Petites Annonces

ACCORDEUR DE PIANOS. M. G C. Jones, de la maison Astley-Jones Piano & Organ Co., accorde les pianos de nos musiciens depuis sept ou huit ans. Avez-vous besoin de faire accorder le vôtre ?

Dans ce monde, ça été et sera toujours la même chose : c'est le cheval qui tire et le cocher qui reçoit le pourboire.

Navires de Guerre

La Russie aurait l'intention d'en commander en Angleterre

Londres, 10. — Le "Evening Standard" annonce aujourd'hui que des démarches ont été faites, de la part du gouvernement russe, auprès des constructeurs anglais en vue de la construction de navires de guerre.

Augustes Personnages

Un roi et deux empereurs seront parrains du petit-fils de Guillaume II.

Berlin, 10.—Le roi d'Angleterre et les empereurs d'Autriche et de Russie seront les parrains du petit-fils de l'empereur Guillaume, dont le baptême a été remis du 12 au 29 août.